

PRÉFACE

Cette fois-ci, l'affaire est entendue. Seuls les esprits sectaires et les intelligences paresseuses peuvent encore en refuser l'évidence : Clemenceau est bel et bien arraché au purgatoire, où longtemps sa mémoire s'est trouvée enfermée. Certains anniversaires surviennent à contretemps d'une réputation qui décline ou se dissout au grand vent de la longue durée. Celui du gouvernement de la victoire surgit au contraire pour ratifier l'évidence que le Tigre a trouvé pleinement sa place au plus haut de nos gloires nationales et que justice est rendue à ce qu'il fut, à ce qu'il voulut, à ce qu'il a donné à la France, à la République et à la gauche.

Non qu'il s'agisse de le réduire à je ne sais quelle figure enrubannée. Lui-même aurait détesté se trouver transmué en image d'Épinal. Au demeurant, on n'y parviendrait pas sans myopie, parce que tout en lui le refuse. La vie qui circule chez cet homme-là avec une force rare l'a entraîné vers des rivages incertains. Sa fougue n'a pas été exempte de contradictions, son éloquence d'injustices, son courage d'emporcements. Il n'empêche, il n'en appelle pas moins pleinement la gratitude et l'admiration.

Fallait-il le célébrer au Panthéon ? Que sa dépouille pût y figurer, voilà bien ce qu'il aurait violemment refusé, tant son orgueil était rétif à toutes les cérémonies nationales, perçues par lui comme grandiloquentes. Il avait dit un jour que, pour son enterrement auprès de son père, dans la simplicité du Colombier, à Mouchamps, au cœur de cette Vendée « bleue » qui lui fut si chère, son vœu était radical : « Le strict minimum – c'est-à-dire moi-même. » Soit ! Mais que lui soit rendu, grâce à une belle exposition en ce lieu intense, un hommage républicain, celui dont ce livre témoigne, c'est tout autre chose. On est fondé à penser que tout en grommelant, il ne l'aurait pas interdit. Car il s'agit de sa trace, à quoi il n'était pas indifférent, et celle-ci appartient aux générations ultérieures. À elles, à nous de la dessiner – à toutes fins utiles, après coup.

Républicain, il le fut passionnément, et tout autant démocrate. Des sots ont parlé de coup d'État à propos de son arrivée aux affaires en novembre 1917, lorsque Poincaré, qui ne l'aimait pas et qui savait bien que c'était réciproque, eut le cran de surmonter ses réticences pour faire appel à lui à la présidence du Conseil. Clemenceau y vint avec au cœur une angoisse dont quelques rares confidents purent prendre la mesure. Tout au long des mois dramatiques qui conduisirent jusqu'au 11 novembre 1918, il soumit aux Chambres la pérennité de son pouvoir, ne se dérobant jamais à aucune interpellation, à aucune convocation des commissions. Il put bien multiplier les boutades et les ironies contre le personnel politique : il n'en demeura pas moins inflexiblement attaché au système parlementaire.

Son passé flamboyant l'avait constitué tel qu'il était. Tombeur de ministères au Palais-Bourbon dans les années 1880 ? « C'est toujours le même que je renverse », s'écria-t-il un jour dans une boutade fameuse. Entendez qu'en un temps où les pères fondateurs de la République surent assurer les libertés publiques et l'éducation comme ressorts de toute démocratie, il s'impacienta constamment de voir s'enliser, en retard par rapport à l'Allemagne, la plupart des projets servant une solidarité sociale (terme d'époque, souci de toujours). Médecin des pauvres à Montmartre, il avait pu prendre la pleine mesure des souffrances, souvent épouvantables, qu'imposait aux classes populaires la deuxième Révolution industrielle.

Quand les aléas de la vie publique le rejetèrent hors de l'arène du Palais-Bourbon, en 1893, c'est dans le journalisme, dont il fut un maître, qu'au fil de milliers d'articles il porta sa formidable énergie au service de combats qui ne faisaient que prolonger ceux de la tribune. J'invite ceux qui en doutent à se reporter aux recueils de ses articles qui, récemment réédités, ont fait resurgir la vigueur de sa plume. Après quelques tâtonnements, il prouva bientôt que c'était dans ce format contraint qu'il était le mieux à même – plus que dans la longue dimension d'un roman, par exemple, ou du théâtre qu'il aima tant et auquel il s'essaya –, de valoriser l'énergie de ses protestations et de ses élans.

Des exemples ? On ne sait pas toujours qu'au premier rang des abolitionnistes il mena contre la peine de mort, y compris au pire moment de la crise anarchiste, une campagne qu'il nourrit à la fois d'une philosophie des droits de l'homme et de l'expérience directe de l'échafaud ensanglanté. On omet souvent de rappeler qu'il soutint les grévistes de Carmaux au temps du fameux mouvement social qui, dans les années 1890, propulsa Jean Jaurès au premier rang de la notoriété. On a trop oublié que, revenu au Parlement en 1902, sur les bancs de ce Sénat qu'il avait longtemps dénigré, il mena un combat que nous dirions pré-écologique, pour faire bannir la peinture au plomb que perpétuait, contre tous les avertissements de la médecine, l'intérêt égoïste d'une industrie aux dépens de la santé des ouvriers contraints à l'utiliser dans le bâtiment.

On ne se lasse pas de remettre en lumière la bataille du dreyfusisme par laquelle il témoigna que l'héritage des Lumières, auquel il demeura toujours farouchement attaché, devait refuser qu'un seul innocent fût jamais sacrifié à la raison d'État : conscient, avec d'autres vaillants paladins, que ce moment-là constituait, pour la Troisième République, comme une seconde refondation.

C'est bien injustement que certains ont voulu le figer en « briseur de grèves », pour ne pas dire en assassin des prolétaires. Les débats que, lors de son premier ministère, entre 1906 et 1908, il soutint avec Jaurès, en tant que ministre de l'Intérieur, gardent leur pleine portée : il avait prévenu d'avance les fauteurs d'insurrection qu'il réprimerait celle-ci au nom de la protection des individus et des biens, – persuadé qu'il était que ces troubles-là étaient voués à peser sur les plus simples, non sur les favorisés du sort et de l'argent, et qu'il fallait donc défendre et illustrer sans relâche l'ordre républicain. À plus d'un siècle de distance, on conviendra que la controverse demeure ouverte.

Je ne songe pas à résumer, à l'ouverture de ce beau livre, une richesse d'informations dont chacun s'enrichira à son gré. Qu'on m'autorise seulement à souligner pour finir une évidence éclatante, celle que doit diffuser tout effort pour donner à mieux connaître Clemenceau, en direction spécialement des nouvelles générations. Il n'est pas de grande carrière d'homme d'État que n'enrichissent des curiosités, des compétences, une culture qui débordent infiniment le seul champ du politique.

Il s'agit d'abord de l'Histoire, bien sûr, remontant jusqu'à la plus haute Antiquité. En offrant à son ultime amour, dans son grand âge, un essai sur Démosthène, au cœur de cette Grèce qu'il a tant aimée, Clemenceau a signifié cela magnifiquement. Au long de son chemin, tant comme homme de plume que d'action, il n'a pas cessé de multiplier les références comme sources d'inspiration dans le temps et dans l'espace. Une exposition offerte naguère (avec le soutien, déjà, du musée Clemenceau) par le musée Guimet a donné à mieux connaître combien il s'est abreuvé aux sources des civilisations orientales, celles qu'il a approchées de plus près dans les voyages de son grand âge.

On sait qu'un beau jour le Tigre, depuis sa retraite, mit en jeu tout ce que lui conférait son prestige d'homme d'État pour obtenir que l'Orangerie accueillît *Les Nymphéas* de son immense ami Claude Monet. L'épisode n'est pas menu. Il est symbolique. Quand Clemenceau y parvint, contre toutes les paresse et difficultés administratives, ce fut le meilleur de la politique républicaine qu'il incarna ce jour-là : lorsqu'elle en vient à servir des desseins et des valeurs qui, au plus haut de l'humanité, dépassent à grand courage ses ordinaires servitudes.

Jean-Noël Jeanneney

Président de la Fondation du musée Clemenceau